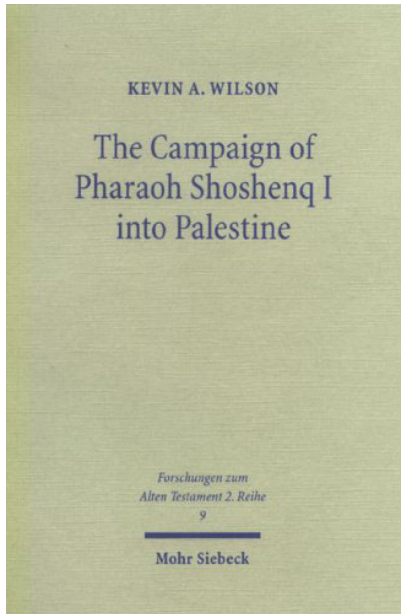


RBL 12/2006



Wilson, Kevin A.

The Campaign of Pharaoh Shoshenq I into Palestine

Forschungen zum Alten Testament 2/9

Tübingen: Mohr Siebeck, 2005. Pp. viii + 151. Paper.
€39.00. ISBN 3161482700.

Youri Volokhine
Université de Genève
Geneva, Switzerland

La Bible mentionne qu'un pharaon conquérant, Shishak, a attaqué le royaume de Juda et pillé le temple de Jérusalem (*Rois* 1, 14.25–28; *Chronique* 2, 12.1–12). Il se trouve que cette campagne palestinienne du roi libyen, le Sheshonq Ier des égyptologues (env. 945–924 B.C.E.), est soutenue dans la documentation pharaonique par une large inscription commémorative, gravée dans le dit «portique bubastide» du temple de Karnak (publié par l'*Epigraphic Survey*, RIK III). Cette inscription constituerait un rare cas de «synchronisme» entre la tradition biblique et la documentation pharaonique. Mais l'anachronisme flagrant du texte du souverain libyen—évoquant une campagne dans un «Mitanni» qui avait cessé d'exister en tant qu'entité politique depuis près de quatre siècles—et son absence aiguë de précisions réelles sur les événements de cette fameuse expédition militaire, posent problème. En outre, une longue liste topographique de plus de 150 toponymes, essentiellement cananéens, est associée au relief triomphal du roi: cette liste a servi de bases à diverses tentatives de reconstruction de l'itinéraire militaire de Sheshonq en Palestine. En décidant de consacrer une monographie à ce dossier, Kevin A. Wilson ne s'est pas laissé décourager par l'avertissement que John A. Wilson avait écrit dans sa contribution aux *ANET* de James Pritchard: «It is disappointing to find that the Egyptian texts do not enlarge our understanding of his (= Sheshonq Ier) campaign in Palestine in a sense which constitutes a real addition to the biblical account» (*ANET*, p. 263). C'est donc

dans un terrain difficile, déjà balisé par une copieuse bibliographie, que s'est plongé l'A., qui, à la fois bibliste et égyptologue, bénéficie de cette double formation lui permettant d'aborder sereinement et prudemment cette épineuse question.

C'est tout logiquement que l'A. amorce son étude par un état de la question. Il relève notamment les études de Martin Noth—l'un des premiers (en 1938) à tenter de reconstituer l'itinéraire de Sheshonq—de Benjamin Mazar, de Siegfried Herrmann, de Wolfgang Helck, de Kenneth Kitchen, ou encore de Franck Clancy (auteur de la plus récente contribution sur le sujet, parue dans *JSOT* 86, 1999, 3–23). La lecture de cette bibliographie, et des idées contradictoires qui y figurent, amène l'A. à formuler des critiques générales, le conduisant à reformuler plusieurs questions portant sur des points non résolus de façon satisfaisante: quel est le principe directeur de la liste topographique de Karnak? et, de façon plus large encore, quels sont les principes généraux des listes égyptiennes du même ordre? de quel «genre» relèvent-elle? C'est sur cet aspect précis de la question que l'A. entend amorcer ce nouvel examen du dossier. En effet, les scènes triomphales, associées à des listes toponymiques, sont caractéristiques de l'idéologie royale égyptienne, et plus particulièrement de celle qui prévaut dès le Nouvel Empire. Le chapitre II est ainsi consacré à ce thème, et l'auteur parcourt, assez rapidement, la documentation: les reliefs de Thoutmosis III sur le 7^e pylône de Karnak, les scènes de Séthi Ier à l'extérieur de la salle hypostyle de Karnak, les reliefs triomphaux de Ramsès II toujours à Karnak, ceux de Ramsès III à Médinet Habou. Pour juger de la nature de l'inscription de Sheshonq, l'A. entreprend, par souci de comparatisme, de traduire et de discuter plusieurs passages de ces inscriptions des XVIII^e, XIX^e et XX^e dynasties, et notamment les formules inscrites directement en regard des listes toponymiques. En quelques pages (36–40), il démontre la nature idéologique de ces scènes, qui, à l'évidence, préservent non pas tant des événements en particulier, que la victoire éternelle du roi sur ses ennemis (à ce propos, on aurait attendu une référence à l'étude célèbre d'Erik Hornung, «History as Celebration», dans *Idea into Image*, 1992). Un autre aspect est celui des sources des listes topographiques (40–46). Refusant les explications trop radicales, l'A. opte pour la prudence; il considère que des documents d'ordre différent ont pu être mis à contribution (essentiellement les listes onomastiques de la tradition scribale et les annales militaires), et que ces sources différentes ont été associées, et mises en forme en suivant diverses contraintes techniques de réalisation. En conclusion, l'A. reconnaît l'impossibilité d'utiliser ces listes topographiques pour reconstituer les itinéraires précis de campagne. C'est donc avec ce constat en main que l'A. entreprend d'aborder le cœur de son sujet, et tout d'abord l'inscription de Karnak (48–65), qu'il traduit et commente (la liste topographique est, quant à elle, étudiée plus en détail dans l'annexe, [101–33]). L'A. constate que, étant donné qu'aucune information directe sur la campagne palestinienne ne peut être tiré de cette scène, le relief triomphal de Shésouq ne peut donc pas être

considéré comme étant destiné à célébrer celle-ci: le but de cette scène serait uniquement idéologique—la célébration du roi vainqueur. Puis, l'A. discute de quelques documents datés du règne de Sheshonq Ier, qui pourraient amener des éléments supplémentaires: la stèle du Gebel Silsilieh n° 100, une stèle fragmentaire trouvée à Karnak par Legrain (traduite et commentée 68–69), un fragment de la «biographie» de Hérou. Selon l'A., aucun de ces documents ne permet d'apporter des informations pouvant réellement être mises en regard de la campagne palestinienne de Sheshonq Ier. Enfin, l'A. étudie un fragment de stèle trouvée à Megiddo, qui, à la différence des documents précédents, est l'unique témoin *in situ* de l'activité des troupes de Sheshonq en Palestine. L'A. hésite cependant à conclure que Megiddo a été prise militairement par les Egyptiens: il se pourrait que ce soit un signe de la vassalité de la cité du royaume du nord.

Le chapitre 5 est consacré à l'examen des textes bibliques, tout d'abord: *Rois* 1, 14.25–28, qui évoque la campagne de Shishak en l'an 5 de Roboam, la prise de Jérusalem et le pillage de la «maison de Yahweh»; puis: *Chroniques* 2, 12.1–12, qui reprend le texte des *Rois* et ajoute qu'une armée de 1200 chars et 60.000 cavaliers menée par Shishak s'empara de Jérusalem, dont le souverain, Roboam, s'était détourné de Yahweh. Plusieurs textes additionnels sont analysés ensuite, mettant en scène l'histoire de la rébellion de Jéroboam, de l'exil de ce dernier en Egypte, et de son retour en Israël. Ce dernier chapitre débouche sur une reconstitution prudente des événements historiques. Selon l'A., la campagne de Sheshonq a dû avoir lieu effectivement quelques années après la séparation entre Israël et Juda, dans cette période où les hostilités entre les deux monarchies rivales étaient constantes. L'armée égyptienne n'aurait attaqué que le royaume de Juda, et sa capitale Jérusalem; il est possible que Sheshonq se soit emparé du trésor du temple, ou que Roboam le lui ait offert en gage pour qu'il épargne la ville. Il n'existe aucun indice pour penser que le royaume du nord était aussi visé par Sheshonq. En effet, tout porte à croire que Jéroboam, qui avait fui en Egypte avant de rentrer en Israël, reconnaissait l'autorité du pharaon (le fragment de Megiddo devant, pour l'A. être interprété dans ce sens), et qu'il en était le vassal.

Au terme de son étude, l'A. conclut que le relief de Sheshonq ne peut plus être accepté comme une source utile d'information sur la campagne palestinienne du pharaon. Celle-ci n'a concerné que le royaume du sud; alors que sous la XXI^e dynastie la cour égyptienne entretenait de bons rapports avec celle de David, puis de Salomon, (notamment à travers des mariages), il semble bien que dès le début de la XXII^e dynastie cette alliance implicite s'effrite. A la mort de Salomon, le conflit entre Israël et Juda a changé le paysage politique de la région. Le royaume voisin étant affaibli par une crise interne, Sheshonq aurait saisi l'opportunité, et serait intervenu en faveur de la rébellion de Jéroboam, son vassal, pour affaiblir le royaume de Juda, une campagne militaire qui était une bonne opération de politique extérieure pour l'Egypte. A la différence de ce que l'A. laisse entendre, l'idée

d'un royaume uni sous David puis Salomon relève plus du mythe que de l'histoire (voir G. Garbini, *Israel's History and the History of Israel*, London, 2006); il faut reconnaître que la réalité politique des relations entre l'Égypte et ses voisins cananéens nous échappe, les textes bibliques n'offrant que peu de garanties d'historicité.

L'appendice qui clôt cette étude est consacré à l'analyse de la liste topographique de l'inscription de Shesonq. L'A. y fait la synthèse des différentes opinions. On aurait attendu une discussion poussée plus avant sur le problème archéologique posé par les couches de destruction de plusieurs cités cananéennes: si certains ont mis ces destructions en regard de la campagne de Sheshonq, en revanche d'autres, comme Israel Finkelstein, ont proposé de voir là une trace de l'activité militaire du royaume du Nord. En outre, l'A. n'envisage pas non plus de façon circonstanciée les conséquences socio-économiques de cette campagne militaire, une perspective pourtant ouverte par l'archéologie des sites concernés (voir par exemple I. Finkelstein, N. A. Silberman, *The Bible Unearthed*, 2001).

On pourrait s'étonner de ne pas trouver cité dans cette étude le catalogue de l'exposition *Tanis. L'or des pharaons* (Paris, 1987), dans lequel plusieurs contributions importantes, de Jean Yoyotte, Jean Leclant, et de Pascal Vernus, présentaient l'histoire de la 3^e période Intermédiaire, abordant notamment la question de la politique intérieure et étrangère des premiers shéshonquides. Jean Leclant (*op. cit.*, 80) y soulignait que «la magnificence des bijoux que Chéchanq II emporta sur sa momie doit dans doute quelques chose aux masses de métaux précieux provenant de l'expédition de Chéchanq Ier». On aurait aimé avoir l'avis de l'A. sur cette question. L'A. passe aussi très rapidement (97) sur un fait, qui est évidemment de l'ordre du phantasme moderne (plus journalistique que savant): la prise supposée de l'arche de l'alliance par Sheshonq, historiette qui sous-tend le scénario des *Raiders of the Lost Ark* (1981) (voir Jean Yoyotte, dans *Tanis*, 1987, 66). De manière moins anecdotique, on pourrait formuler quelques critiques formelles. Ainsi, de façon générale, la discussion philologique des quelques textes égyptiens traduits est assez pauvre. Il n'est pas très utile, comme l'auteur le fait souvent, de se contenter de renvoyer au *Wörterbuch* ou au *Lexikon*. On aurait attendu des références provenant d'investigations plus extensives. A cet égard, on s'étonne de ne pas voir citées les études de Pascal Vernus sur les textes de la 3^e PI (parues dans les *BIFAO* 75, 1975, 1–72, et *BIFAO* 76, 1976, 1–15). On peut remarquer aussi que la bibliographie en langue française est citée souvent avec une certaine imprécision orthographique (cela est constatable notamment dans la bibliographie générale [135–44]).

Nonobstant ces quelques remarques, l'étude de Kevin A. Wilson offre l'étude de référence que l'on attendait sur cet épisode de l'histoire du Proche-Orient ancien. Il est acquis désormais que la campagne en Palestine du pharaon libyen demeure une affaire essentiellement biblique, et que la documentation pharaonique, qui confirme

l'expédition, ne permet pas d'en tirer plus au clair ni les circonstances ni le déroulement. Cette étude confirme donc le bien fondé de la prudente réserve que certains égyptologues avaient adoptée.